

Article original

Identité féminine et migration dans *Les yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun

FATIMÉ Abali

Université de Maroua, Cameroun

E-mail : abali_fatime@yahoo.fr

Article soumis le 27/05/2020, accepté le 20/12/2020 et publié le 31/12/2020

Résumé : L'« identité féminine et l'immigration dans *Les yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun » se donne pour ambition d'explorer les différents espaces identitaires occupés par le personnage principal de l'œuvre sus citée. Il s'agit de voir comment ce personnage négocie sa présence dans les différents lieux occupés ainsi que de relever concomitamment l'impact de ceux-ci sur son identité. L'identité étant un ensemble d'éléments qui permettent d'individualiser une personne, elle prend des allures différentes en fonction des éléments auxquels on l'associe. Nous avons mobilisé la sémiologie du personnage de Philippe Hamon afin de ressortir les traits identitaires du personnage principal et les différentes spécificités spatiales liées à l'implication de la migration dans son parcours. Pour cela, deux grands espaces sont mis en lumière : le Maroc, pays d'origine et la France, pays d'adoption. Il en ressort que le Maroc est un espace représentatif de la misère, de l'inégalité, de l'appauvrissement. La France, bien que représentant la civilisation et la liberté, est le reflet de la violence, de l'exclusion, du racisme et de plusieurs autres maux. Le personnage en proie au phénomène de migration est donc soumis définitivement à une identité suspendue, n'appartenant ni à la France, encore moins au Maroc, l'hybridité transgénérique participe de cet entre-deux identitaire.

Mots clés : Identité, Immigration, Personnage, Espace, Altérité.

Abstract: *Both feminine identity and immigration in Tahar Ben Jelloun's " Les yeux baissés" aims at exploring different identity spaces that the main feminine character. It is question to see how this character negotiates its presence within the occupied places, and to highlight the impact of these spaces on the personae identity. Identity which refers to a set of elements that to help individualise a person, can take various aspects in respect to the elements it is associated with. The theoretical framework of this work is semiology by philippe Hamon. This is useful in bouncing*

the identity features buy a new as well as the spatial specificities related to the implication of the main character's migration. So, emphasis is laid on two major spaces that are Morocco, the native country and France, the country of adoption. It happens that Morocco represents misery, inequality and impoverishment. Meanwhile, France that is a space representing civilisation and freedom, reflects violence, exclusion, racism and many other ill. The personae facing the migration phenomenon, definitely has a hanging identity for, it doesn't belong neither to Morocco, not to France. Transgeneric identity participates to this identity hybridity.

Keys words: Identity, Personae, Space, Immigration, Alterity.

Introduction

Les études postcoloniales s'inscrivent dans le large champ des écrits publiés après les indépendances. Cette période a fortement influencé les publications des écrivains francophones en général et des écrivains maghrébins en particulier sans lesquels notre analyse risque de passer près des enjeux de ce travail. C'est vers la fin du XXe siècle que la littérature maghrébine a véritablement pris son envol. Certaines productions visent à dénoncer le fait colonial, d'autres à donner naissance à des textes hybrides. L'on peut également noter la récurrence des thèmes renvoyant à la condition féminine, à l'identité déchirée, au racisme, à l'immigration d'où le déracinement. Celui-ci met en lumière des personnages qui quittent leurs milieux d'origine pour se retrouver dans d'autres pays. Notre étude concerne un des aspects multiples de ce grand champ qui est : « Identité féminine et migration dans *Les yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun. »

Le postcolonialisme étant un courant de pensée « tributaire à la fois des luttes anticoloniales et anti-impérialistes » (Mbembe, 2006), il vise pour les peuples décolonisés, à renverser le système de valeurs coloniales, lequel suppose la supériorité du conquérant et dans lequel ils (s') étaient définis comme étant inférieurs. Le vocable « migration » renvoie au déplacement d'une personne quittant son lieu de résidence pour un autre lieu, dans son pays ou à l'étranger. Généralement, les personnes qui s'engagent dans cette voie n'échappent pas au phénomène du multiculturalisme. L'identité est un vocable pluriel. Sa définition diffère d'un auteur à un autre. Pour

Dorais, « la construction identitaire reflète l'histoire personnelle de chacun. » (1945 : 2-3), pour Ricoeur (1983) parler de l'identité d'un individu c'est reconnaître qu'il existe d'autres personnes. Dès lors, traiter de l'identité ici reviendrait à développer un ensemble d'éléments sémiologiques qui permettent de définir la relation des personnages dans leurs milieux et surtout d'analyser l'impact de ceux-ci sur leur vécu quotidien. Tout ceci fait glisser la réflexion vers le multiculturalisme. Celui-ci renvoie à la coexistence de plusieurs cultures dans une société ou dans un pays (Moura, 2002). Ce travail entend questionner le parcours identitaire de la narratrice, voir en quoi elle est différente de l'Autre à travers l'analyse de quelques traits et des actes posés. Bien plus, il entend étudier le personnage dans les différents espaces occupés. Ainsi, Comment est-ce que l'identité du personnage féminin se déploie dans *LYB*¹ de Tahar Ben Jelloun ? Autrement dit quel est le rôle joué par l'espace occupé ? Comment le phénomène de l'immigration contribue-t-il à transformer l'identité du personnage féminin ? Telles sont les différentes interrogations qui nous interpellent. Nous focaliserons notre analyse sur l'analyse d'un dédoublement spatial (berbère et français), en y déterminant l'impact euphorique ou dysphorique de ces lieux sur la narratrice, ensuite analyser un espace identitaire suspendu, pour déboucher sur une hybridité générique.

1. Un dédoublement spatial

Le dédoublement spatial entend relever les deux macro-espaces occupés par Fathma, personnage principal de *LYB*. Ces espaces renvoient à Fès et à la France plus précisément à la Goutte d'Or, quartier de Paris. Il s'agit de relever les particularités de ces deux endroits et d'analyser ses effets sur la narratrice. D'un côté le Maroc, espace d'origine et la France qui représente l'espoir et les opportunités recherchés par plusieurs personnages. Ils renvoient aux lieux référentiels. Ce sont des espaces connus qui existent ou qui ont réellement existé. Hamon dit qu'ils concourent ainsi à créer ce que

¹ Nous adopterons cette abréviation tout au long de ce travail pour signifier *Les yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun.

Barthes a appelé un « effet de réel » (1977 : 122) Il nous semble nécessaire de saisir la narratrice dans son espace d'origine qui a forgé ses premiers éléments identitaires.

Fès : un espace berbère

Cette partie ambitionne d'analyser le parcours de Fathma, la narratrice de *LYB* (1991) de Tahar Ben Jelloun dans son pays natal qu'est le Maroc. La narratrice vit particulièrement dans un village berbère qui constitue un lieu d'enracinement et de privations. En effet, ce village se trouve au sud-ouest du Maroc. On y connaît la sécheresse dans tous les sens du terme. C'est un milieu pauvre, aride dont les habitants connaissent la rareté de l'eau et partant la maigreur des récoltes. C'est là que la narratrice vit ses premières années et surtout ses premières appréhensions avec sa mère, sa tante paternelle et son petit frère. C'est un lieu dans lequel la culture et la religion sont respectées avec beaucoup de rigueur, où la souffrance et l'incertitude planent sans cesse. Il représente un repère pour elle.

Cependant, elle ne s'y épanouie pas forcément. Il lui manque un grand nombre d'éléments pour pallier à cette situation : la solitude, l'école, son père et plus tard son frère. Aussi, son enfance dans ce village n'y est pas particulièrement heureuse. D'abord, l'absence de la figure paternelle ; ce qui crée un manque énorme dans sa vie. En effet, le départ de son père pour la France est un handicap qui la fragilise énormément. Elle est sous l'emprise de sa tante paternelle. Celle-ci étant particulièrement méchante envers elle.

Ensuite, conformément aux lois religieuses, la narratrice est sujette à plusieurs privations. Elle n'a pas le droit de se rendre à l'école coranique par exemple. En effet, cette école est réservée uniquement aux enfants de sexe masculin. Pour y avoir accès, elle se déguise de temps à autre pour se retrouver parmi les autres garçons jusqu'au jour où le maître la surprend. Pourtant elle n'a qu'un désir : celui d'avoir accès à l'éducation au même titre que les garçons.

Enfin, la mort de son petit frère lui enlève l'envie de grandir dans ce milieu qui brille par l'absence de route, d'électricité et de son père. Elle n'a qu'un désir : s'en aller hors de ce cadre devenu malsain, nuisible pour elle et sa famille. C'est pourquoi elle s'exprime en ces termes : « Mes rêves étaient ceux d'une bergère qui voulait envoyer aux abattoirs toutes les bêtes dont elle avait la charge ; je voulais m'en débarrasser pour pouvoir quitter ce lieu devenu maudit depuis le départ de mon père. » (LYB : 26) Elle y revient plusieurs années après, renie presque son village et va s'installer de nouveau à Paris. Les motivations du départ de Fathma du village sont connues. Elle ressent un désir profond de retrouver une réalité calquée sur les fantasmes qu'elle ressent. « La civilisation ! Ce mot sonne encore aujourd'hui dans ma tête comme un mot magique qui ouvre des portes, qui pousse l'horizon encore très loin, qui transforme une vie et lui donne le pouvoir d'être meilleure. » (LYB : 55) La narratrice se croit à même de pouvoir échapper à la triste réalité où règnent l'obscurantisme et la terreur incarnés par Slima, sa tante paternelle.

Le constat qui fait lumière est que l'espace berbère, par ailleurs maghrébin présente des personnages tels que Fathma, son père et sa mère pour ne citer que ceux-là qui pensent trouver la sérénité ailleurs. Partis du Maroc, ils se tournent vers Paris qui, à première vue, constitue un espoir certain.

1.2. Paris et la réalité interculturelle : de l'espérance au désenchantement

Paris est considéré comme un lieu d'opportunités. Hamon (1977 : 122) pense que des éléments de la réalité une fois intégrés dans le récit, renvoient à un sens plein et nécessitent d'être connus et reconnus par le lecteur afin que ce dernier saisisse tout son sens. En fait, la narratrice à onze ans lorsqu'elle arrive en France. Elle se rend à l'évidence que ce cadre représente un monde nouveau pour elle puisqu'elle ne s'y est jamais rendue. Contrairement à sa mère qui semble-t-il, a laissé son âme au village, Fathma est émerveillée par ce qu'elle découvre en ville : les lumières, les rues, et surtout l'école.

En fait, elle compte restituer à sa mère sa joie de vivre ainsi que tous ses rêves brisés en bravant les techniques de la langue française et de la science à travers l'école, pour devenir architecte ou médecin. Par contre, elle refuse de s'exprimer en toute autre langue étrangère que le français. Le dédoublement spatial entraîne forcément un dédoublement linguistique. Pourtant, elle s'est montrée très réfractaire dans ses débuts : « Moi j'étais rebelle. Je ne parlais qu'avec mes parents. Ma langue était le berbère », et je ne comprenais pas qu'on utilise un autre dialecte pour communiquer. » (LYB : 7) Fathma est un personnage rebelle. Cette catégorisation fait d'elle un personnage qui tient tête à son entourage. On se retrouve face à un texte à l'identité hybride. Le cas de la mère de Fathma est quelque peu étonnant car, il convient tout de même de préciser que la société maghrébine fait souvent cas des personnages qui, malgré leur nouveau monde, le milieu dont ils sont issus les rattrape car il fait partie de la vie sociale du Maghreb.

De manière profonde, la France est représentative de l'espoir. Elle favorise les réalisations et les aspirations de plusieurs personnages parmi lesquels la narratrice qui y apprend la langue française. Elle conduit les familles à la liberté tant espérée, ce qui relève de la période postcoloniale. En effet, LYB (1991) s'inscrit fortement dans cette période marquante de l'histoire littéraire maghrébine. Celle-ci correspond à une diversification des thèmes, à une recherche très poussée vers la créativité et l'esthétique. La France a fortement modelé la culture arabo-berbère musulmane de plusieurs manières : l'éducation, les thèmes, la langue pour ne citer que ceux-là. La France est aussi cet espace qui fait rencontrer plusieurs problèmes à Fathma comme la désapprobation de son père face à sa relation avec David qui lui avait trouvé un sobriquet à savoir « fleur d'amandier. » (LYB : 89) Le pan religieux n'est pas des moindres. La narratrice n'a que treize ans et doit accomplir pour la première fois le jeûne du mois de ramadan. Mais ses convictions religieuses s'évanouissent dans ce nouveau cadre.

D'ailleurs, elle ne baisse plus les yeux (LYB : 93). Son père trouve que ses nouvelles fréquentations la détournent du droit chemin. Mais

elle n'y voit en cela aucun inconvénient. Partant du principe que l'apparition d'un personnage dans un espace n'est pas fortuite, qu'il est vu dans un milieu en fonction du rôle qu'il aura à y jouer (*Poétique du récit* : 1972), nous pouvons dire que le père y voit déjà un quelconque déracinement qui est mis en exergue dans le comportement de sa fille : « Je n'étais ni gâtée ni difficile. J'étais assaillie de choses nouvelles et je voulais comprendre. » (LYB : 71) Le déracinement du pays natal que souhaite la narratrice arrive à lui permettre d'envisager un avenir professionnel, mais ne l'empêche pas de repenser aux siens : « Cet incident renforça chez moi le sentiment d'être divisée en deux. J'avais une moitié suspendue encore à l'arbre du village, et l'autre moitié balbutiant la langue française. » (LYB : 108) Mais de cette espérance, elle bascule au désillusionnisme.

En effet, Fathma vit mal son installation à Paris. C'est un lieu inhospitalier. Cette réalité difficile représente un échec pour elle. C'est ce qui fait dire à Gubinska (2011 : 41) que « l'auteur accentue d'une façon plus forte et originale le destin des démunis, pauvres qui sont voués (par leur choix absolument conscient) à un choc culturel et à la rencontre avec l'Autre. » Cette lecture rejoint également celle faite par Nabulsi Iskandarari (2001) sur l'identité lors d'un colloque. La France est considérée comme le pays qui vole la progéniture des immigrés. C'est ainsi qu'on peut lire ces paroles du père de Fathma : « La France n'est pas notre pays. On est là pour gagner notre vie, pas pour perdre nos filles. » (LYB : 92) La narratrice n'a pas la même vision de la France que son père, jusqu'au jour où elle vit une nuit atroce. C'est au cours de celle-ci qu'elle connaît les affres de la différence. Celle-ci ne se limite pas uniquement à la langue parlée mais surtout à la nationalité et à la couleur de peau de certains acteurs. Ce phénomène n'est nul autre que le racisme.

1.2.1. Le racisme

À travers les manifestations du racisme, qui se font en France, Fathma y voit une source du mal et tout cela porte un visage : celui de sa tante Slima, cette « sorcière » qui ne cesse de la hanter même à Paris. Cela lui fait réaliser un certain nombre de choses :

-Alors je comprends ! Ma tante est raciste !

-Non, elle est folle.

-Oui, pour être raciste, il faut être fou. » (LYB : 112-113)

C'est le meurtre de Djellali, un garçon Algérien qui lui inspire cette pensée macabre. En effet, cet incident survient dans un café de la Goutte-d'Or le 27 octobre 1971. Cela témoigne de la cruauté ambiante dans ce monde et la déception de la narratrice d'appartenir à cet univers d'immigrés.

Et même si la narratrice semble retrouver la sérénité, l'enthousiasme à son arrivée à Paris - en étant ouverte à d'autres cultures- elle y trouve cependant quelques failles identitaires qui l'empêchent de définir sa véritable place dans cette société française.

Ainsi, l'arganier du village est très important pour Fathma, qui s'est installée à Paris avec ses parents. Il est fortement associé à sa quête identitaire. Il représente un symbole fort de sa culture selon l'explication qu'elle en donne à son ami David : « Pour nous autres, Berbères, cet arbre est celui de nos ancêtres. Il ne pousse nulle part ailleurs. Il n'est pas beau. C'est cela son secret. » (LYB : 91) Cet arbre, symbole de son rattachement à sa culture qui lui permet de supporter les atrocités de l'immigration et de n'y rechercher en la France que le meilleur, car elle ne réussit pas à quitter totalement le Maroc mais ne parvient pas à accepter entièrement la France, puisqu'elle s'y sent toujours étrangère : « J'avais une moitié suspendue encore à l'arbre du village, et l'autre moitié balbutiant la langue française, en perpétuel mouvement dans une ville dont je ne voyais jamais les limites, ni la fin. » (LYB : 108)

Au terme de cette partie, le constat qui est fait est celui d'un personnage divisé fortement dans sa quête identitaire par deux espaces connus mais diamétralement opposés. Il lui revient de savoir lequel des deux lui est favorable. Mais la narratrice ne le sait pas elle-même puisqu'elle se sent liée à l'un de par ses origines et l'autre lui offre une liberté tant recherchée bien qu'empreinte de plusieurs discriminations. Elle est donc suspendue entre deux lieux aussi importants l'un comme l'autre.

1.2.2. Un espace identitaire suspendu

Cette partie constitue en quelques sortes une synthèse. Elle consiste à voir si les différents espaces occupés par la narratrice lui sont dysphoriques ou euphoriques.

En effet, le village berbère apparaît dans cette étude comme un espace dysphorique pour Fathma. Elle ne s'y épanouit pas et elle n'est pas en mesure de faire ce dont elle aspire. Par contre, la France lui ouvre des portes vers la liberté qu'elle recherche tant. Elle lui donne les moyens d'exercer son libre-arbitre. Elle y connaît néanmoins une certaine discrimination vis-à-vis de la gent masculine. En fait, il ressort que les garçons dans ce village ont facilement accès à l'éducation par rapport aux filles. Or, ce n'est pas le cas en France où les garçons et les filles partagent la même salle de classe. Aussi, la prise en compte de certains besoins spécifiques en faveur des filles est moindre. L'accent est mis sur le peuple berbère que représente fortement la narratrice détentrice d'un secret, vers qui un ensemble de voix fustige la dévalorisation de la culture berbère et par là, l'ethnocentrisme français représenté ici par son époux. La lecture de *LYB* montre et démontre à suffisance que les différents espaces occupés par la narratrice ont un impact sur son existence. Entre deux cultures, deux espaces, son identité est fragmentée et, au lieu de lui procurer une liberté inouïe, l'enferme plutôt dans une sorte d'exil sombre. Elle connaît plusieurs tribulations face au choc des cultures.

À Fès, Fathma s'occupait du bétail alors que les garçons se rendaient à l'école. C'est pourquoi elle prône une égalité sur tous les plans à son époux. Le fait de migrer dans un autre pays lui permet non seulement d'apprendre à lire et à écrire en français, mais aussi de s'éloigner des pratiques barbares qui, aux noms de la religion et de la culture meublent son enfance. Dans ce roman, Tahar Ben Jelloun crée un « effet de réel » à travers la narratrice.

Par contre, la France lui offre un cadre où elle peut se faire écouter. Sa relation maritale est basée sur un échange qui lui permet de se faire comprendre ou de donner son avis par rapport à une situation

quelconque. Pour son époux qui est un homme de droit, elle n'est plus une berbère parce qu'elle n'est plus soumise, elle n'a plus de pudeur, elle ne baisse plus les yeux. Tahar Ben Jelloun met la narratrice dans un milieu qui lui permet de donner une place de choix à la femme.

Sur le plan personnel, à travers leurs liens ou la proximité avec la multiplicité des espaces symboliques dans *LYB* de Tahar Ben Jelloun, le parcours de la narratrice peut faire penser à un dédoublement de l'auteur qui tout comme elle, est né à Fès, puis est allé à Tanger pour finir à Paris. Il est tout comme elle partagé entre le Maghreb et l'Europe. L'espace occupé par la narratrice en réalité est donc suspendu parce que partagé entre la France et son Maroc natal.

Il nous tient de préciser que la trame de la relation amoureuse trahie entre la narratrice et son époux peut être analysée comme un prétexte pour justifier à tout égard l'ambivalence de la relation de l'émigrée à son pays d'origine. Car lorsque la narratrice après ses échanges avec son époux sur l'émancipation de la femme ainsi qu'après avoir compris que le trésor que renferme le secret qu'elle détient est un puits, de l'eau dans son village, accuse son époux de trahison, de trahison. En fait, c'est pour marquer sa propre relation ou mieux sa propre cassure d'avec son pays. On y lit également de façon métaphorique sa relation avec son passé, ses racines. Son époux ne manque pas de lui dire ce qu'il pense d'elle : « Tes combats de fille d'immigrés m'ont plu. Je pensais que tu étais entre deux cultures et entre deux mondes, en fait tu es dans un troisième lieu qui n'est ni la terre natale, ni ton pays d'adoption. » (*LYB* : 295-296) L'histoire et les relations interhumaines tournent presque toujours autour du lien qui maintient l'émigré rattaché à son pays natal. Fathma tient un discours incisif à sa mère. Contrairement à sa génitrice qui passe ses journées en larmes, la narratrice est déterminée à réussir pour la rendre heureuse. Elle s'adresse à sa mère avec emphase afin de la rassurer de son projet de réussir. Dans son dire, on peut déceler le courage et la ferme volonté d'aller jusqu'au bout de ses propos : « Ecoute-moi mère ! j'ai déjà appris le temps et apprivoisé le bruit. Il me reste à comprendre le français et

tu verras, je serai médecin ou architecte, je serai ton bonheur, ta joie, ta fierté. » (LYB : 75) Fathma est habitée d'un certain charisme. Ce n'est donc pas à dessein qu'elle réplique à son père d'une manière tranchante lorsqu'il lui annonce qu'ils retournent au Maroc :

- Rentrer où ? dis-je
- Au pays
- C'est le tien pas le nôtre (LYB : 163)

Seulement, Fathma n'a pas compris le besoin réel de sa mère. Son bonheur ne dépend pas que de la réussite financière de sa fille. Elle aurait voulu que sa fille excelle dans ses études, sur le plan professionnel, mais surtout qu'elle garde les valeurs culturelles propres aux habitants du sud du Maroc et encore qu'elle respecte les préceptes de la religion musulmane. Mais les personnes en situation d'immigration perdent très souvent leurs valeurs d'origine pour embrasser les nouvelles. Il leur est très difficile de conserver leur identité de départ. C'est le cas de Fathma.

Pourtant plus tard, elle ressent le besoin d'y retourner pour avoir des explications sur un certain nombre de faits qui lui arrivent en ville. Elle y retrouve son ancien espace désert. Tout le village est tombé dans la désuétude et c'est à elle que revient la lourde responsabilité de l'en sortir. De plus, son mariage ne réussit pas à rétablir les choses puisque son époux, poète et homme de droit, ne partage pas forcément les mêmes idées qu'elle. Il milite en faveur des droits de la femme certes mais il occupe une position beaucoup plus machiste. Elle réclame par contre la dignité de la femme, l'égalité sur tous les plans, le respect et le fait que la femme soit prise comme l'esclave de l'homme la répugne au plus haut point.

L'histoire de la narratrice parallèlement à celle de sa mère se situe sous le prisme de la trahison. Elles n'arrivent pas à s'adapter à leur nouvelle vie. Elles se sentent aussi étrangères dans le pays de l'autre que dans leur propre pays. Elles vivent cela comme une aubaine dans la mesure où elles peuvent jouir des acquis de la civilisation, en même temps comme une trahison vis-à-vis de leur pays natal particulièrement de leur village, de leurs vaches.

Il en résulte donc que l'attitude de la mère de la narratrice démontre toute la frustration qu'elle ressent face à sa nouvelle situation. Elle vit cette trahison pour son village comme un lent processus de destruction qui l'engouffre au fil des jours. Aussi, est-elle déçue parce qu'elle voit l'éducation de ses enfants particulièrement celle de sa fille prendre un coup. On peut y lire l'échec d'une émigrée. Elle estime avoir raté l'éducation de ses enfants en tant que mère et sa vie d'émigrée.

En ce qui concerne la narratrice, il a toujours existé une divergence entre ses choix et ceux de son époux. Cette divergence on l'aperçoit d'abord dans sa relation avec son père, dans l'opération des différents choix ou des décisions qui les concernent rendant encore plus complexes et manifestes l'échec et la situation difficile de l'émigrée. Et là on peut y voir toute la conscience maghrébine mise à nue à travers plusieurs positions interculturelles, la soif de liberté et la nostalgie doublée de regrets qui animent très souvent les émigrés.

Nous pouvons cependant insister sur le fait que les lieux évoqués dans ce texte renvoient à ceux occupés par l'auteur, d'où l'emphase à l'autobiographie ; ce qui contribue à relever toute la dimension personnelle des faits relatés. En mettant un accent sur les itinéraires identitaires de la narratrice, de sa mère, ainsi que sur les différences interculturelles

2.1. L'immigrée et la pluralité de voix

À travers la narratrice, l'auteur se montre proche des figures exilées qu'il dépeint ; même s'il est différent d'eux à bien des égards : niveau d'instruction, statut, profession.

Dans ses romans, particulièrement dans *LYB*, on note une polyphonie des voix narratives. En effet, on a affaire à des personnages différents mais qui semblent vivre la même histoire. C'est le cas de la narratrice et de sa mère. Il y a en outre les échanges de lettres entre la narratrice et son époux ; ce qui nous fait penser à *La nuit sacrée* (1987) du même auteur. À travers ces échanges, l'on peut

noter une égalité discursive. La capacité de l'être féminin à être à la hauteur de son interlocuteur masculin.

De plus, le « je » qui raconte n'est pas toujours tourné vers lui-même, mais sur un « Autre » La narratrice parle des autres personnages qui l'entourent et analyse leur comportement. Elle essaie de narrer l'Autre aussi fuyant de par sa personnalité. Cette prise de parole sur l'Autre est toujours teintée de stéréotypes constitués d'invectives, de grossissement etc. On a donc d'une part, des personnages vus d'un regard appréciatif parce que la narratrice cherche à justifier leurs actions, leurs faits à travers des compliments. C'est le cas de Madame Simone, de David pour ne citer que ceux-là. D'autre part, les personnages présentés par la narratrice, mais à qui elle attribue des défauts. C'est l'exemple de sa tante Slima, des racistes qui perturbent le quotidien des citoyens. On montre clairement que leur parcours est voué à l'échec. Il y a comme un jeu de cache-cache entre eux. On y voit une sorte d'intercommunicabilité parfois dû à la langue parlée.

2.2. Fathma et la réalité interculturelle : l'immigration dans LYB

Dans la prose romanesque de Tahar Ben Jelloun, le parcours de la narratrice reste en rapport avec le thème et la place de l'immigrée dans la réalité interculturelle. Le dialogue de deux langues différentes ou de deux conventions distinctes renvoie quasiment à la posture des personnages déchirés, tiraillés entre deux modèles culturels.

À travers la présentation des traits physiques et psychologiques de la narratrice représentant son appartenance à une catégorie sociale particulière, *LYB* illustre bien les difficultés des personnes qui occupent un espace tiers et dont l'exclusion est par conséquent multiple. Ce qui entraîne les situations de rejet.

En effet, il existe une conflictualité du personnage principal. Ces conflits naissent de l'inadaptation sociale, du dépaysement dans un espace nouveau et de la solitude qui se creuse au fur et à mesure qu'on s'éloigne de son lieu d'origine. C'est aussi une stratégie pour les uns et les autres de mettre certains personnages à l'écart en

relevant leur différence. L'identité narrative telle que perçue par Ricoeur (1985) démontre que le personnage est très souvent placé dans des situations de tension et cherche à venir à bout des différents conflits qui résultent des relations avec son entourage.

Le personnage cherche en vain à échapper au manque, de restaurer parfois une histoire soldée de maltraitances ou de trouver des palliatifs face aux différentes contradictions inhérentes à son existence. De retour dans son village natal, la narratrice décide de retrouver le trésor caché. Après des recherches vaines, l'un des hommes dit : « elle se moque de nous [...] elle a été pervertie par les gens de là-bas [...] Je suis sûr qu'elle a vendu à un chrétien les clés du trésor [...] Une femme qui quitte le village est perdue pour nous. Même si elle revient, elle n'est plus la même. » (LYB : 280) Les chrétiens seraient leurs ennemis puisque ne partageant pas les mêmes convictions religieuses que les leurs. D'autre part, ils jettent le discrédit sur la narratrice puisqu'elle est une femme. Elle n'a pas le droit de quitter le pays. Auquel cas, elle est considérée comme bannie, exclue, contrairement aux hommes. Le père de Fathma et bien d'autres encore en sont des illustrations.

Tahar Ben Jelloun met un accent particulier sur l'interculturalisme dans son œuvre, même s'il est conscient que cela ne va pas sans risques ou que cela représente une impasse. Toutefois, il met le lecteur dans une sorte d'ambiguïté qui le laisse imaginer un monde de toutes les possibilités.

3. Une hybridité transgénérique

C'est une forme d'écriture présente dans *LYB* de Tahar Ben Jelloun. En effet, la transgénéricité est appréhendée comme la « traversée-fusion syncrétique des genres en même temps que l'esthétique transgénérique pourrait être conçue comme la quête du non-genre ou la quête du genre métis » selon la définition de Bénéamino et Lise Gauvin (2005 : 181) Pour être plus explicite, c'est la co-présence de plusieurs genres littéraires dans un seul ou de l'imbrication de genres. Baby Hélène pense que l'hybridation est « à percevoir non comme un simple mélange, ni comme un processus, mais comme un

mouvement, celui-là même qui dépasse le processus et qui s'inscrit dans le jeu de la différence et de la répétition. » (2006 : 5) Ce qui revient à dire que l'hybridation n'est pas fortuite. Le texte est bâti sur l'ouverture vers un monde étranger. Il se construit à partir d'autres textes afin d'enrichir le texte premier. Ce qui rejoint fortement le rapport identité-immigration qui nous intéresse.

En fait, dans *LYB* de Ben Jelloun, on peut relever des échanges épistolaires, quatre lettres au total. Il s'agit principalement pour la première d'un échange entre la famille de Fathma et son père lorsque ce dernier résidait en France et sa famille au Maroc (*LYB* : 28). Il le faisait lorsqu'il leur envoyait de l'argent. La deuxième est celle que Fathma envoie à un écrivain dont le nom n'est pas donné dans le texte. Elle y fait état de son désir de devenir écrivaine et attend de lui qu'il lui prodigue quelques conseils (*LYB* : 223). Les deux dernières rassemblent les échanges entre la narratrice et son époux. La quatrième plus précisément est une lettre d'adieu qui libère la narratrice de tout engagement vis-à-vis de son époux. (*LYB* : 297) Il ne supporte plus de vivre avec une personne déchirée entre sa culture d'origine et celle qu'elle a adoptée. Dans l'un comme dans l'autre cas, il est question de deux pôles. Une fois qu'il y a échange de lettres c'est qu'il y a un destinataire et un destinataire. On assiste donc une fois de plus à cet entre-deux qui caractérise Fathma.

En plus du style épistolaire, le style poétique à partir de quelques poèmes présents dans le texte témoigne du manque d'amour qu'elle ressent. En fait, elle écrit des poèmes qu'elle souhaiterait qu'un homme lui déclame, des poèmes qui témoignent de l'amour qu'elle a pour sa patrie. Elle traduit dans ces textes son espoir, ses aspirations face à sa situation fragmentée. C'est le même sentiment qui l'anime lorsqu'elle ouvre un journal intime. En fait, elle y inscrit toutes ses peurs, ses projets et sa vision des choses tant en ce qui concerne sa vie familiale ou amoureuse.

Toute cette hybridité générique contribue à huiler l'identité de Fathma qui est aussi complexe. Son appartenance à plusieurs espaces lui fait croire qu'elle n'a plus de patrie. Mais en fait, autant

le mélange de genres contribue à rendre le texte de Tahar Ben Jelloun plus riche, autant l'auteur, nous semble-t-il voudrait témoigner de ce que la connaissance de plusieurs lieux, la maîtrise de plusieurs langues peut participer de la richesse culturelle, identitaire d'un individu.

Ainsi, loin de considérer le phénomène d'immigration comme un frein à l'épanouissement d'un être, l'on gagnerait à y voir une chance d'acquérir une richesse plurielle.

Conclusion

Tout récit est circonscrit dans un cadre spatial bien déterminé. De ce fait, il ne peut y avoir de récit sans ancrage spatial, lequel constitue un support important pour les performances ainsi que pour l'évolution de l'action. L'étude de LYB (1991) dans le postcolonialisme, retrace tant bien que mal la situation complexe et parfois critique des migrants. Au terme de cette étude, il ressort que la spatialité est une structure révélatrice de l'être. Cette œuvre ressort les difficultés qu'il y a à rencontrer l'Autre, à être avec l'Autre et parfois même de penser comme l'Autre. Elle met sur une certaine échelle le rapport dominant/dominé de deux espaces et du rapport dominant/dominé entre le genre masculin et le genre féminin. La France apparaît plus ouverte, supérieure par rapport au village berbère renfermé et souffrant.

À travers le thème de l'identité, l'auteur montre que le rapport de l'homme à ses origines relève plus de son émotivité, de son intuitivité et transcende le simple stade de la rationalité. L'arganier joue un rôle central dans la mesure où il renforce le lien qui existe entre l'homme et sa terre d'origine.

Il représente de façon symbolique la liberté, mais aussi la souffrance ; ce qui suppose que retourner à ses origines passe par un certain nombre de sacrifices. Ceux-ci ne sont pas toujours faciles à surmonter. Fathma ne réussit pas à trouver sa place au Maroc encore moins en France. Elle est donc condamnée à vivre entre les deux mondes. Mais elle ressort de cette expérience plus mature et riche sur plusieurs plans.

LYB n'est pas le seul roman de Tahar Ben Jelloun qui développe cette thématique. Elle constitue en quelque sorte son cheval de bataille.

Bibliographie

Achille, Mbembe et al. « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? » 2006 in *Pour comprendre la pensée postcoloniale*, ed. Esprit, 117-133)

Baby, Hélène, 2006, « Fiction narrative et hybridation générique dans la littérature française », in *Loxias*, n°15, L'Harmattan.

Beniamino, Michel et Gauvin, Lise, 2005, *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

Roland, Barthes, 1970, *S/Z*, Paris, Le Seuil.

1972, *Poétique du récit*, Paris, Le Seuil.

Gubinska, Maria, 2011, « Roman parabolique sur l'immigration féminine marocaine en France : *Les yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun. » in *Synergies Pologne*, no 8.

Hamon, Philippe, 1977, « Pour un statut sémiologique du personnage », in *Poétique du récit*, Éditions du Seuil, Paris.

Jean-Marc Moura, 2002, « Dimensions culturelles de la littérature comparée », in *Un espace comparatiste : la Caraïbe*, Revue de littérature comparée, No 302, 243-247.

Mbala Zé, Barnabé, 2001, *La Narratologie revisitée. Entre Antée et Protée*, Yaoundé, Presses Universitaires de Yaoundé.

Nabulsi Iskandarani, Nadia, 2001, « Stratégies identitaires et choc des cultures dans *Les yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun », in *Francophonie et dialogue des cultures dans le monde Arabe*. Colloque U.L. Tripoli, mars 2001, pp 216-225.

Ricoeur, Paul, 1983, *Temps et récit 1*, Paris, Le Seuil.

Tahar, Ben Jelloun, 1987, *La nuit sacrée*, Paris, Le Seuil.

FATILE A., *Identité féminine et migration dans Les yeux baissés de Tahar Ben Jelloun*

1991, *Les yeux baissés*, Paris, Le Seuil.